

Jean Pierre 1 av. 1902

## CONTE GREC

**J**EAN-PIERRE, désireux de connaître ses jeunes frères de tous les pays, offre à ses amis ce petit récit, écrit exprès pour lui par un charmant écrivain grec : M. Ephtaliotis. Il faut, pour le comprendre, que *Jean-Pierre* et ses amis, sachent qu'en Grèce, tout le monde se tutoie, et que les jeunes garçons quittent souvent la maison pour gagner leur vie.

Les sœurs aiment beaucoup leurs grands frères en Grèce, et il faut les imiter en cela, sans pourtant devenir muettes comme Irène. Mais il n'y a pas de danger, je crois, pour les petites filles de chez nous.

### La petite sœur muette

« Dans le village où tu es né, Yannaki, as-tu laissé des parents ? Une mère, un père, des frères ? » Non, je n'ai pas de parents. Je n'ai qu'un frère et une petite sœur. »

Et, tout d'un coup, la figure de Yannaki devint triste.

Yannaki était un jeune et gentil garçon, sans moustaches, qui vendait des étoffes dans les rues de Smyrne. Il avait sur son épaule dix ou vingt ballots de toile et de calicot, attachés très serrés, et pardessus, son mètre en fer, bien à portée de sa main.

Habillé à la mode de Chio, avec des grands pantalons de toile et son haut bonnet cassé vers le milieu et incliné sur la droite, il allait dans les quartiers éloignés de Smyrne, criant : « Belles marchandises à vendre ! » Il s'arrêtait à la porte, lançait un cri traînant, et se penchait dans les fenêtres pour voir si quelque demoiselle n'allait pas lui acheter un peu de toile. Il venait souvent dans le quartier où nous demeurions. Je le rencontrais quelquefois sur la route, toujours chargé, le malheureux, épongeant la sueur de son visage bruni. Et je lui disais toujours un petit mot, car nous avions un peu fait amitié ensemble. Un soir je lui dis d'entrer dans ma petite maison pour se reposer.

« Eh bien ! repris-je, tu en es au même point que nous tous ! Tu vois, moi aussi, j'ai laissé mère et frère dans mon île. Que veux-tu ? le pays est pauvre. Et combien de temps y a-t-il que tu n'as vu ta famille ? »

— Dix mois environ.

— Dix mois seulement ! et tu te plains ?

— Ce n'est pas le temps qui me chagrine, c'est autre chose.

— Allons, bois une tasse de café, pour faire descendre tes peines.

— Sais-tu, reprit-il, ma petite sœur, comment je l'appelais ? Je l'appelais mon petit oiseau de Chio, mon petit oiseau muet.

Et il resta là quelques instants avec une mine soucieuse, levant sa tasse et buvant à petites gorgées.

— Figure-toi, frère, dit-il subitement d'une voix émue, reposant la tasse vide sur la table, as-tu jamais vu chose pareille ? Avant que je m'en aille, quand j'étais grand comme ça, et elle, haute de deux pouces, sa langue n'arrêtait pas, à la chère bonne petite ! Je la

Barbette avait été obligée de changer de vêtements. Elle revint, et je m'excusai mille fois auprès d'elle, aussi bien que je pus.

Dès que je vis qu'elle souriait amicalement, je repris courage et je m'essuyai la sueur froide sur la figure, et, comme de juste, non avec la main, mais avec mon mouchoir.

Mais le malheureux mouchoir ! J'avais totalement oublié l'histoire de l'encre à la suite de toutes les choses importantes arrivées depuis. En m'essuyant, je me couvris toute la figure d'encre, si bien que lorsque je voulus rentrer mon mouchoir, la grande société me vit, avec étonnement, transformé en nègre.

Et il s'éleva de nouveau une tempête de rires et de cris. Par politesse, je me mis à rire et à crier pendant un moment comme les autres, jusqu'au moment où je remarquai que les femmes avaient toujours peur de mon visage couvert d'encre. Je me rendis compte alors que le mouchoir avait fait de moi le dindon de la farce, et que je devais avoir l'air terrible.

Effrayé, je me levai subitement de table pour me sauver à la cuisine afin de m'y laver. Mais j'entraînai derrière moi la nappe, la malheureuse nappe, dont j'avais attaché le bout dans la boutonnière de mon gilet. Assiettes, rôtis, salades, épinards, bouteilles, couteaux, fourchettes, verres, poissons, bœuf, cuillers, salières, etc., se mirent à courir comme des fous derrière moi dans la chambre. Les invités restèrent assis, pétrifiés, bouche bée, en voyant tous les plats splendides disparaître à leurs yeux.

Tout d'abord, à la vue des plats et des assiettes courant après moi, et me poursuivant, je crus à quelque sorcellerie, jusqu'au moment où le cousin sauta à pieds joints sur la nappe. — Cela arracha le bout de la nappe de ma boutonnière.

Et moi de courir au triple galop non plus dans la cuisine, mais dans la rue, et chez moi. Pendant quatre semaines, je ne me laissai voir par personne. A partir de ce moment, je ne songeai plus aux grandes sociétés sans avoir la fièvre.

Cher lecteur, raconte mon histoire à tes amis. Je ris moi-même de ma gaucherie. Mais mon histoire peut leur servir, sinon d'exemple, du moins d'avertissement.

J. ZSCHOKKE.

Traduit par Gaston Raphaël.

*Nous sommes heureux de pouvoir annoncer à tous ceux de nos abonnés ou lecteurs qui n'ont pas pu avoir le numéro 2 de Jean-Pierre, que nous l'avons fait réimprimer. Il reparaitra en même temps que le numéro 10.*

*Nous le tiendrons à la disposition de tous ceux qui voudront bien nous le demander en joignant quinze centimes.*



m'en vais, je pars et tu ne me reverras pas d'ici à un an. Souhaite moi bonne santé, et je ne t'en demande pas plus! » A grand-peine elle murmura à mon oreille « Bon voyage » avec des lèvres tremblantes, le cher petit oiseau muet! Je pris congé et comme mes parents me reconduisaient jusqu'au bas de la coline, je vis la petite qui agitait son mouchoir blanc. Ah! ce fut sa dernière parole!

« Eh! tu prends les choses trop à cœur, dis-je au pauvre Yannaki, voyant une grosse larme rouler sur sa joue. Bientôt, tu vas retourner là bas, et tu la retrouveras, et tu verras comme la peur sera loin! »

« Tu le crois, toi, mais la mort en a décidé autrement!... la mort m'a pris mon petit oiseau, il y a deux mois. Je ne reverrai plus mon petit oiseau muet, dit-il en se levant et en rechargeant ses marchandises sur son épaule. J'ai travaillé encore un peu pour lui faire un petit tombeau comme on en fait ici. Qu'avons-nous besoin d'argent, maintenant? Ah, mon chagrin, c'est que je n'ai pas entendu sa petite voix quand la fièvre la dévorait et on m'a dit pourtant qu'elle m'avait appelé. »

Ainsi murmurait le pauvre Yannaki en remettant son mètre de fer sur ses épaules.

A. EPHTALIOTIS.

(Traduit du grec par Mme N. PSICHALE.)

## LE POT DE CRÈME



QUAND les enfants entrèrent dans la salle à manger, subitement tous se turent.

Groupés près de la porte, en petit troupeau étonné, chacun cherchait des yeux sa place, chacun guettait sur la table s'il n'apercevait pas sa friandise préférée. Mais ils ne voyaient rien que la lumière un peu jaune de la suspension de cuivre qui se transformait dans les verres en rayons d'arc-en-ciel.

Madeleine souriait (1). On leur fait peur de tout, pensait-elle, on n'aime pas les enfants hardis et francs qui vont droit devant eux. On leur apprend à être polis et timides, et les voilà tout bêtes, qui se serrent comme des moutons, au lieu de monter à l'assaut de leurs chaises.

— Tenez, Julie, voici votre place, dit-elle en la tirant par le poignet, à une fillette de douze ans, au visage pâle et plat, aux cheveux blond fade, tendus par un peigne à la chinoise, et tombant jusqu'aux omoplates en petites baguettes disgracieuses. — Et toi, mon Charlot, c'est ici que tu poses. Elle enleva jusqu'à sa bouche le bambin rieur et caressant et l'enfila dans les bras d'une chaise haute. Jean

(1) Madeleine est une grande jeune fille qui aime les enfants et les ouvriers. Mon ami André Voisin ne cache pas l'admiration qu'elle lui inspire, et il a conté dans *Pages Libres*, n° 12, 23 Mars 1901, comment elle empêcha son père de commettre une mauvaise action.